

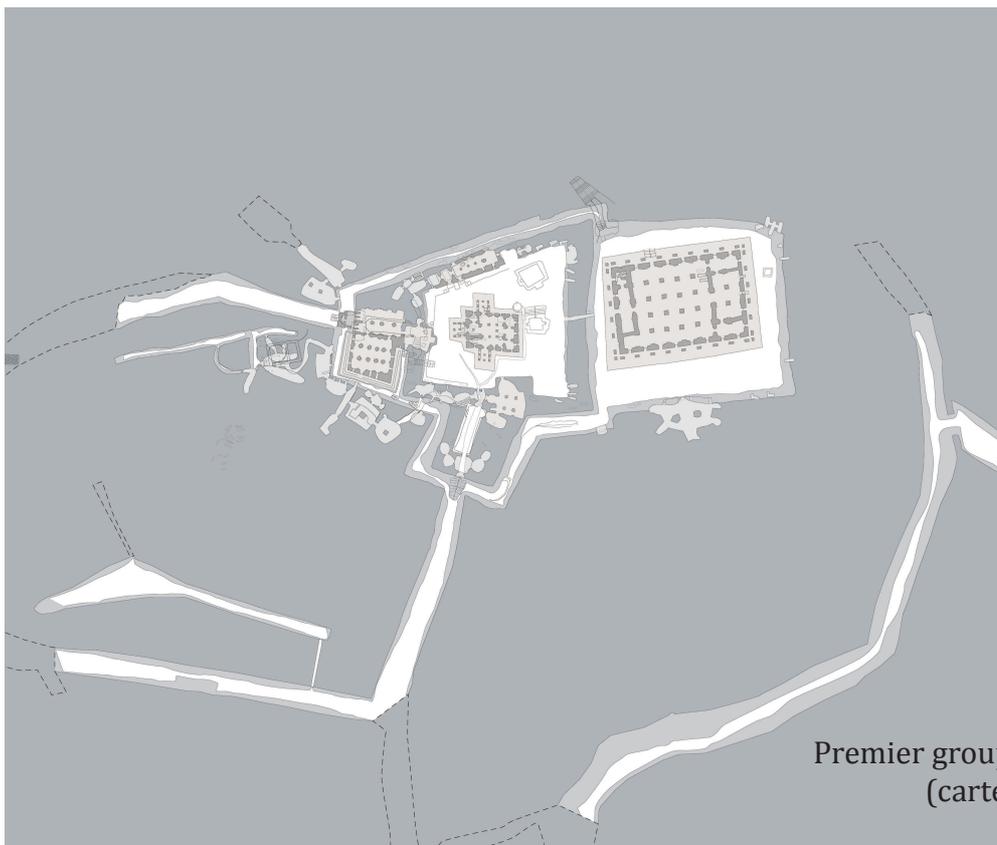
Dossier "Prix Clio"

Mission archéologique à Lalibela (Éthiopie)

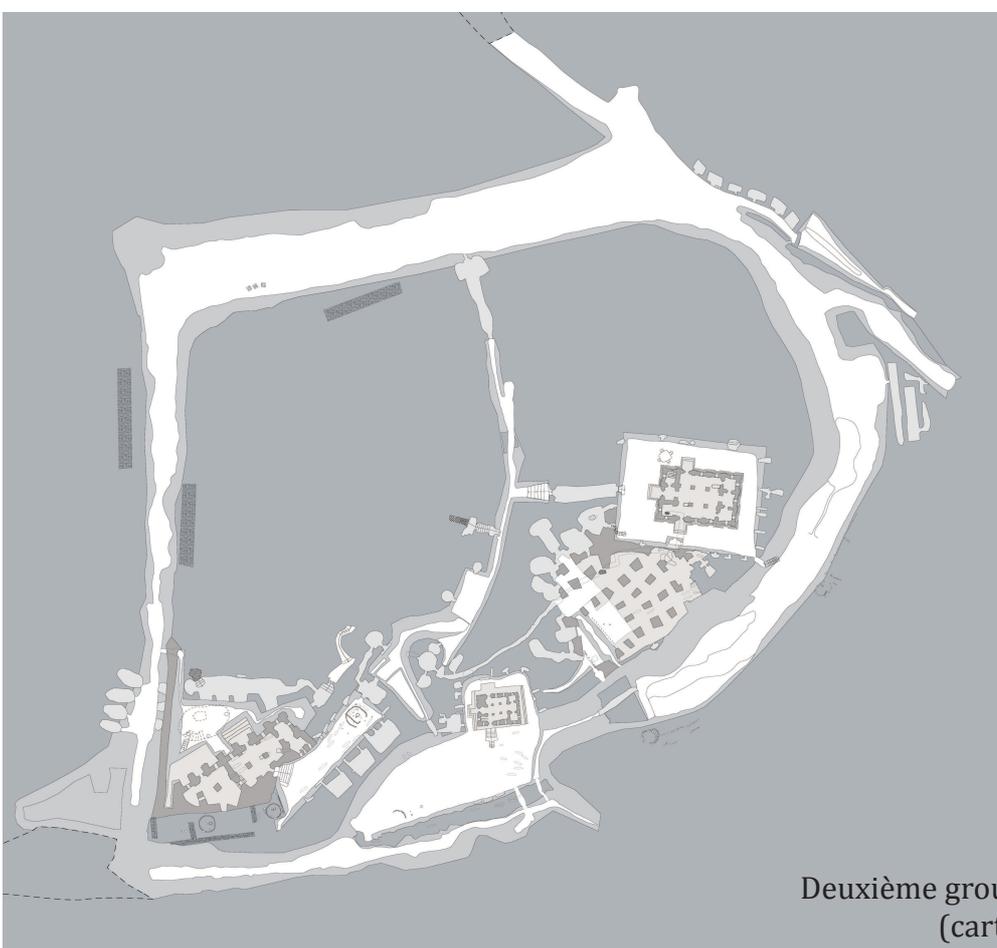
Le site rupestre de Lalibela
et le royaume chrétien d'Éthiopie
du X^e au XVIII^e siècle

Dossier présenté par
Marie-Laure Derat, directrice de recherche au CNRS
Claire Bosc-Tiessé, chargée de recherche au CNRS
(Institut des Mondes Africains, UMR 8171)

Église de Gabriel-Rufael située dans
le groupe sud-est du site de Lalibela



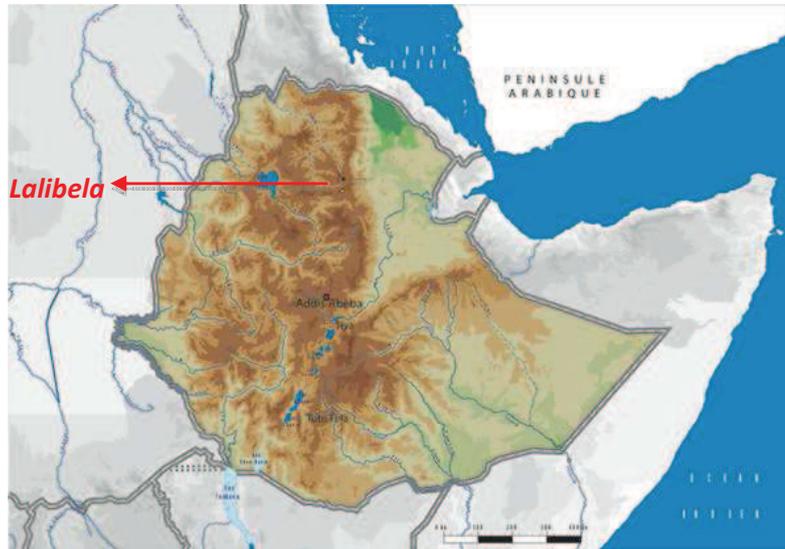
Premier groupe d'églises rupestres de Lalibela
(carte réalisée par la mission Lalibela)



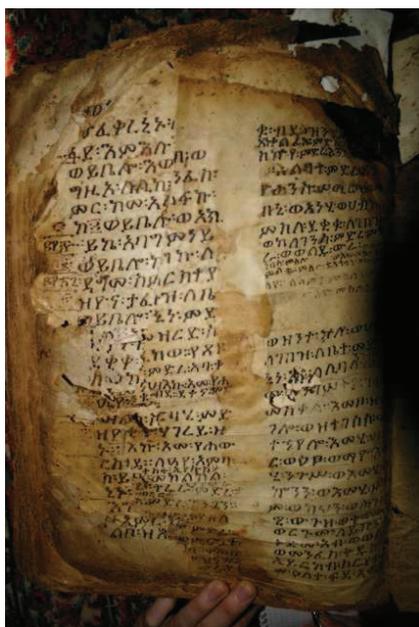
Deuxième groupe d'églises rupestres de Lalibela
(carte réalisée par la mission Lalibela)

Le site de Lalibela est un ensemble d'églises rupestres, taillées dans le roc en dessous du niveau du sol. Il est classé depuis 1978 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Situé au centre de la ville du même nom, il est perché à 2600 mètres d'altitude sur le haut-plateau septentrional de l'Éthiopie (environ à 500 km au Nord d'Addis Abeba).

Ce haut-lieu du christianisme éthiopien, fréquenté par de nombreux pèlerins, est considéré comme la capitale du royaume chrétien d'Éthiopie aux XII^e et XIII^e siècles. Sur ce site célèbre, nous ne savons pourtant pas grand-chose. Il n'avait jamais été fouillé et son histoire, depuis sa fondation, en passant par son développement comme lieu de pèlerinage, et son association à une élite régionale en rupture avec les rois éthiopiens aux XVII^e et XVIII^e siècles, était encore très mal connue.



L'ensemble du site est attribué au souverain qui porte le même nom, le roi Lalibela, dont on sait avec certitude qu'il régnait avant 1209 et après 1225. Les documents d'archives contemporains de cette période sont très rares. On compte en tout et pour tout trois donations de terre du roi Lalibela et quelques inscriptions sur des meubles d'autel attribuées à ce même souverain. On ignore donc dans quel contexte le site de Lalibela a été choisi pour y établir un complexe religieux d'une telle envergure et sa position dans l'organisation territoriale du royaume chrétien d'Éthiopie à cette période. Or, c'est une question importante puisque le roi Lalibela appartenait à une lignée royale, la dynastie des Zagwé, qui émergea au XI^e siècle et qui fut balayée par une nouvelle dynastie à la fin du XIII^e siècle. On ignore à peu près tout du royaume éthiopien sur cette période. Les travaux sur le site de Lalibela sont donc le moyen de mieux connaître le substrat politico-religieux de la région de Lalibela, avant la fondation des églises, pendant et après.



Donation du roi Lalibela copiée dans un Evangile conservé sur le site ; étude d'un autel monoxyle sur lequel figure des inscriptions du roi Lalibela

Il faut ensuite attendre le xv^e siècle pour trouver une nouvelle documentation concernant le site. Celle-ci met en évidence à la fois le développement d'un pèlerinage aux églises de Lalibela – le corps du roi fondateur, désormais considéré comme saint par l'Église éthiopienne, étant réputé être enterré dans l'une des églises du site ; et dans le même temps, la région de Lalibela semble n'avoir aucun poids dans l'organisation territoriale du royaume. Aucun gouverneur de la région n'est mentionné dans les listes des dignitaires du royaume. Tout se passe donc comme si, après la chute de la dynastie des Zagwé, on avait laissé se développer un culte au roi saint, culte soutenu par les souverains éthiopiens des xv^e et xvi^e siècles par le biais de donations aux églises, tout en limitant étroitement l'influence de cette région dans le royaume.

Aux xvii^e et xviii^e siècles, cette position périphérique de la région de Lalibela vis-à-vis du royaume chrétien aboutit à la revendication d'une autonomie plus grande, voire même à la création d'un royaume dans le royaume, gouverné par une dynastie qui se réclame héritière de celle des Zagwé. Le passé de la région est donc instrumentalisé pour légitimer ce nouveau pouvoir et l'écriture de l'histoire des rois Zagwé connaît un nouveau tournant.

Au cours de cette longue période, le site de Lalibela a connu des évolutions majeures. Loin d'être un lieu immuable, qui aurait traversé l'histoire sans subir aucun changement, il témoigne de phases d'occupation et d'aménagements parfois très denses, et parfois beaucoup plus lâches.

La mission « Lalibela, archéologie d'un site rupestre »

L'objectif de ce projet est de replacer Lalibela dans son histoire, dans la longue durée, à partir d'une phase pré-chrétienne et jusqu'au présent. Plusieurs questions doivent trouver des réponses à la fois par l'archéologie, par l'analyse de la taille de la pierre, par l'étude des peintures murales et des objets et par l'étude des textes conservés dans les manuscrits toujours présents dans les églises du site. Les églises ont-elles toutes été creusées au cours de la même période, durant le règne du roi qui a donné son nom au site, Lalibela, ou bien sont-elles le fruit d'un programme qui s'est prolongé sur plusieurs siècles ? Les douze églises qui sont aujourd'hui en fonction étaient-elles toutes des bâtiments à vocation religieuse dès l'origine ? Peut-on lier d'autres sites des environs aux églises de Lalibela ou bien faut-il isoler cet ensemble de son environnement ? Ce site était-il la capitale du roi Lalibela ?

Quatre campagnes de fouilles et d'enquêtes historiques ont eu lieu de 2009 à 2013 et se poursuivent pour l'année 2014. Elles ont permis de révéler le potentiel archéologique de ce site (par la découverte des déblais issus du creusement), la possibilité de réaliser un phasage de l'excavation des églises (par l'étude des anomalies et des superpositions, par l'analyse de la taille de la pierre) et le moyen de connaître le substrat religieux sur lequel sont venues se poser les églises de Lalibela (par l'étude des pratiques funéraires à Lalibela même et dans un cimetière voisin, Qedemt).

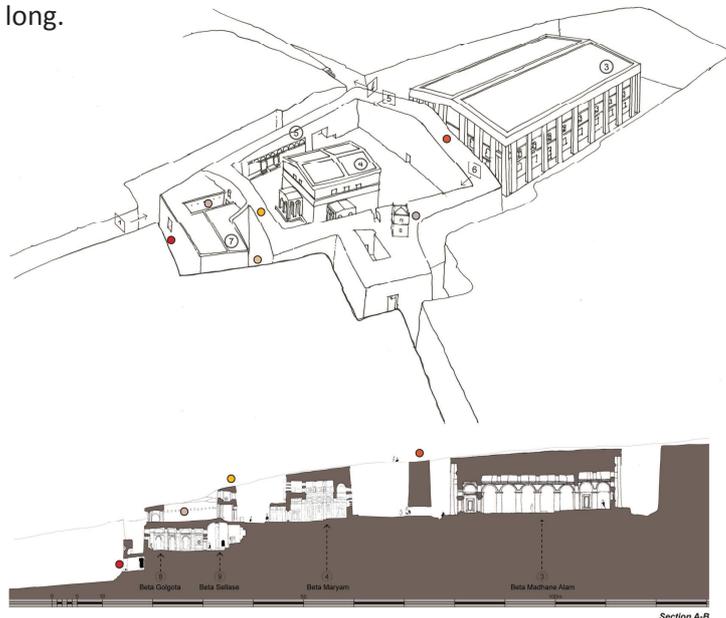
Le projet est dirigé par Claire Bosc-Tiessé et Marie-Laure Derat. Toutes deux sont chercheurs au CNRS et membres de l'Institut des Mondes Africains (IMAF, UMR 8171, Paris-I, CNRS, EPHE). Il est monté en partenariat avec l'*Authority for Research and Conservation of Cultural Heritage* (Addis Abeba) et l'Université de Debre Berhan en Éthiopie. Hors d'Éthiopie, les partenaires institutionnels sont l'Inrap (France), le Centre Franco-Égyptien d'Étude des Temples de Karnak (CFEETK), la *Hill Manuscript and Museum Library* (Collegetown, Minnesota) et le *World Monuments Fund*. La mission bénéficie du soutien régulier de la commission des fouilles du Ministère des Affaires Étrangères depuis 2010 et de soutiens plus ponctuels d'autres institutions (PEPS du CNRS, ANR Cornafrique, Centre Français des Études Éthiopiennes, Université Paris I et IMAF).

L'équipe se structure autour d'archéologues, géomorphologues et historiens, français et éthiopiens : François-Xavier Fauvelle-Aymar (historien et archéologue, CNRS-Traces, EHESS) ; Romain Mensan (archéologue, Traces) ; Yves Gleize (archéo-anthropologue, Inrap, UMR PACEA) ; Laurent Bruxelles (géomorphologue, Inrap) ; Régis Bernard (topographe, Inrap) ; Deresse Ayenachew (professeur d'histoire, Université de Dabra Berhan) ; Emmanuel Fritsch (liturgiste, CFEE) ; Antoine Garric (tailleur

de Pierre, CNRS, CFEETK) ; Mikaël Rouzic et Hélène Réveillias (archéo-anthropologues, UMR PACEA). Elle est complétée par des étudiants français et éthiopiens : Stéphanie Sève, Laure Ziegler, Camille Vanhove, (ethno-archéologues, Master 2 Bordeaux), Wintana Kiros (ethno-archéologue, doctorante), Margot Monsillon (historienne, doctorante à l'Université Paris I), Kidane Mariam (étudiant en master, gestion du patrimoine à l'Université Paris I), Fitsum Yussuf Abegaz et Chelachew Yegifneh Bogale (étudiants en master 2, histoire et archéologie de l'Éthiopie, Université de Debre Berhan).

Premiers résultats

L'un des tous premiers chantiers de la mission a été d'établir un relevé complet du site et de publier une carte archéologique et topographique de Lalibela. L'ambition de cette carte est à la fois de donner à voir, sur une seule feuille, la totalité du site afin de mieux saisir l'organisation des trois groupes d'églises, leur articulation par le biais du système de tranchées ; de restituer le contexte topographique du site, en distinguant la topographie « naturelle » et les reliefs créés par les tas de déblais issus de l'excavation ; et de faire apparaître tous les aménagements périphériques aux églises (tombes, trous de poteau, galeries...) qui sont les témoignages d'une activité humaine autour des églises de Lalibela, dans le temps long.



Section et vue panoramique du premier groupe d'églises publiées dans la carte archéologique et topographique de Lalibela

Lalibela est un site archéologique hors du commun car, creusé dans le roc, les traces de conception les plus anciennes ont été éliminées au fur et à mesure de son excavation. Il a donc fallu à la fois inventer une méthodologie pour travailler sur les parties excavées et trouver des zones avec un potentiel archéologique. D'où un intérêt porté aux zones de déblais, issues des creusements des églises, aux tombes qui sont implantées partout sur le site de Lalibela et dans un cimetière situé en périphérie (nommé Qedemt).

En l'absence d'accumulation sédimentaire sur les parties proprement rupestres du site, la méthodologie employée s'appuie sur la présence d'« anomalies » architecturales (sous la forme de portes surplombant le vide, d'escaliers tronqués, de sols surbaissés, etc.), qui, chacune prise individuellement, témoignent d'une succession d'intentions qui révèlent des états antérieurs du site très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, avec par exemple des niveaux de circulation anciens situés plusieurs mètres au-dessus des niveaux actuels, dans des espaces aujourd'hui vides. À l'effort de visualisation en trois dimensions que requiert cette approche s'ajoute la nécessité de croiser ces observations avec l'analyse de la taille de la pierre, l'analyse des aménagements liturgiques et la typologie des tombes creusées sur le site, appuyée par l'étude des textes manuscrits et inscriptions trouvés sur place, et par l'historique des restaurations entreprises de la fin du XIX^e au début du XXI^e siècle.

Le **phasage du site**, fondé sur cette méthodologie, a permis d'identifier au moins cinq phases de creusement dont les débuts sont à situer avant le XI^e siècle.

- **1^{re} phase - troglodytique** : Les premiers creusements se font en surface du dôme rocheux, sur la partie supérieure. Ce sont essentiellement des aménagements de cavités en périphérie de la strate de scories basaltiques et quelques galeries qui courent sous la surface. Cette première phase est essentielle parce qu'elle permet aux ouvriers d'explorer le rocher, de se faire une première idée de l'extension de la couche de scories basaltiques, d'acquérir de l'expérience pour creuser.

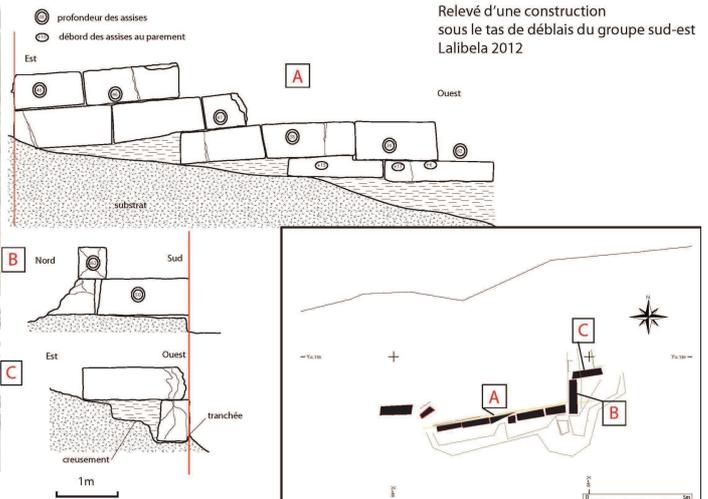
- **2^e phase - hypogée** : dans un deuxième temps, les ouvriers ont semble-t-il prolongé certaines galeries, celles-ci servant alors de galeries exploratoires, processus qui a été déterminant pour implanter les futures églises. Dans ces galeries, les ouvriers ne se sont plus contentés d'ouvrir des cavités mais ont aménagé des salles immenses, aujourd'hui en partie effondrées, et ont associé des espaces bâtis en surplomb des creusements et au pourtour de ceux-ci comme nous avons pu le mettre en évidence par la fouille réalisée dans les déblais (voir ci-dessous).

- **3^e phase – monumental 1** : C'est la période où les ouvriers extraient des églises du rocher. Cela implique en particulier de descendre le niveau du rocher jusqu'au sol des églises ainsi creusées, d'où la création de vastes cours. L'intérieur comme l'extérieur (ce qui est nouveau par rapport aux phases antérieures) des églises est sculpté pour pasticher des constructions. D'anciennes chambres et galeries sont intégrées dans les nouveaux dispositifs et se trouvent suspendues dans le vide alors qu'elles étaient en surface auparavant.

- **4^e phase – monumental 2** : il s'agit de la poursuite du programme précédent mais en transgressant certains des monuments réalisés et en descendant encore plus bas. Apparaissent alors de nouvelles façades. Tout le niveau inférieur de ce groupe d'église n'est creusé que dans cette 4^e phase. Vraisemblablement, cette phase intervient assez longtemps après la précédente puisqu'elle implique la destruction d'aménagements antérieurs : pour que cette destruction soit acceptée, il fallait que ceux qui avaient présidés à la phase précédente ne soient plus là et que la symbolique de ces aménagements soit oubliée.

- **5^e phase - remplissage** : un double mouvement se produit. Il semble que dans un premier temps, la multiplication des creusements sur le site ait entraîné des problèmes de retenue d'eau. Il a donc fallu, en plusieurs endroits, réaliser des surcreusements, avec des pentes et des trous d'évacuation pour que les cours des églises ne se transforment pas en piscine. Dans un deuxième temps, l'absence d'entretien du site a entraîné une sédimentation rapide, un comblement des tranchées, des cours intérieures des églises. Si bien que la structure générale a encore changé et cela a entraîné de nouveaux aménagements pour passer d'une église à une autre à des niveaux de sol qui ne sont pas du tout ceux que l'on connaît aujourd'hui, après le nettoyage réalisé notamment par Angelini, un architecte italien missionné à Lalibela par le *World Monuments Fund* dans les années 1960.

Nous avons par ailleurs procédé à des **fouilles dans les déblais** issus des creusements. Celles-ci ont confirmé le multi-phasage du site et ont permis de mettre en évidence des aménagements monumentaux, en pierres de taille, dont l'installation est antérieure au milieu du XI^e siècle. Ces aménagements sont contemporains de phases de creusement (sans doute la seconde phase, dite « hypogée »). Ils ont abouti à l'édification d'un espace défensif surplombant certaines salles troglodytiques là où est aujourd'hui installée l'église de Gabriel-Rufael. Ces fouilles dans les déblais sont toutefois limitées pour des raisons liées à la fréquentation du site au quotidien, puisque les églises de Lalibela sont toujours en activité, et par l'importance des déblais eux-mêmes qu'il faudrait pouvoir évacuer. Mais cette évacuation impliquerait une modification importante du paysage, ce qui est impossible dans un site classé sur la liste du patrimoine mondial. La fonction de certains aménagements en pierre de taille trouvés sous les déblais nous est donc pour le moment encore inconnue.

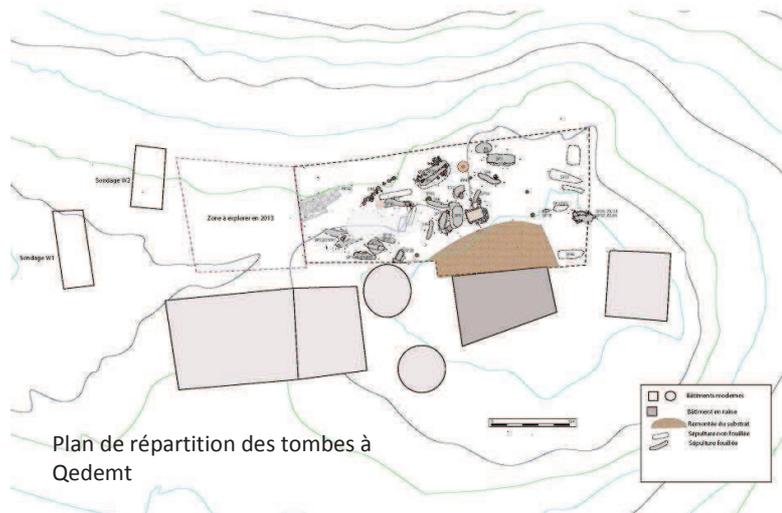


Relevé d'une construction sous le tas de déblais du groupe sud-est Lalibela 2012

Construction en pierre de taille localisée sous le tas de déblais du second groupe. Datation au C14 d'un charbon à la base de la stratigraphie qui situe cette construction au xi^e au plus tôt (Beta-327116, 1050±30 CalBP).

La prise en compte de la **dimension funéraire** du site de Lalibela, en lien avec le cimetière voisin de Qedemt, a permis de nombreuses avancées. La quasi-totalité des sépultures implantées sur le site de Lalibela ont été vidangées au cours de restaurations menées dans les années 1960.

La découverte d'un cimetière installé à environ 500m du site a donc permis de palier à ce handicap, tant les pratiques funéraires peuvent nous informer sur la société qui a engendré le complexe de Lalibela. 21 fosses sépulcrales ont été fouillées et 8 autres ont pu être observées en plan. Pour ces 21 structures, ce sont 41 inhumations qui ont été identifiées. Ainsi un même emplacement funéraire peut être utilisé sur plusieurs siècles. Les datations effectuées permettent de mettre en évidence une occupation du site entre le xi^e siècle et le xvii^e siècle. Ce cimetière présente des orientations de sépultures très différentes (de nord-sud à est-ouest), sans que l'orientation soit liée au plan d'un bâtiment ecclésial auquel le cimetière serait lié. Si bien que Qedemt semble témoigner de changements dans les pratiques funéraires, témoins sans doute de changements culturels importants, intervenus avec la christianisation.



La découverte d'un cimetière installé à environ 500m du site a donc permis de palier à ce handicap, tant les pratiques funéraires peuvent nous informer sur la société qui a engendré le complexe de Lalibela. 21 fosses sépulcrales ont été fouillées et 8 autres ont pu être observées en plan. Pour ces 21 structures, ce sont 41 inhumations qui ont été identifiées. Ainsi un même emplacement funéraire peut être utilisé sur plusieurs siècles. Les datations effectuées permettent de mettre en évidence une occupation du site entre le xi^e siècle et le xvii^e siècle. Ce cimetière présente des orientations de sépultures très différentes (de nord-sud à est-ouest), sans que l'orientation soit liée au plan d'un bâtiment ecclésial auquel le cimetière serait lié. Si bien que Qedemt semble témoigner de changements dans les pratiques funéraires, témoins sans doute de changements culturels importants, intervenus avec la christianisation.

Au final, c'est l'histoire même du site de Lalibela qui s'est épaissie et allongée. Jusqu'alors considéré comme un site chrétien du xiii^e siècle, marquant le centre du pouvoir de la dynastie des rois Zagwé, le site de Lalibela apparaît désormais comme un lieu à conquérir par les souverains Zagwé au xiii^e siècle. Une société, probablement non christianisée, était établie en ces lieux et dominée par une élite qui avait les moyens politiques et économiques pour faire bâtir et creuser, dans le même temps, des édifices monumentaux, avec une dimension défensive. Le choix de creuser des églises sur ce site n'est donc pas arbitraire et ne correspond pas seulement à une opportunité géologique. Au xiii^e siècle, le roi Lalibela vient conquérir cet espace et le transforme symboliquement en faisant creuser

des églises monumentales et aménager d'anciennes pièces rupestres (dont la vocation nous échappe encore) en églises.

Après le XIII^e siècle, le site ne cesse d'évoluer. D'autres phases de creusement interviennent, marquant une rupture dans les programmes architecturaux et par conséquent la volonté de s'approprier autrement les lieux. Deux phases dans l'histoire du site apparaissent alors comme essentielles : le tournant du XV^e et du XVI^e siècle, qui correspond à un intérêt renouvelé pour le complexe religieux et à un nouvel investissement du pouvoir royal sur place (cette phase apparaît dans les textes et l'on commence à pouvoir l'identifier dans les creusements) ; les XVII^e et XVIII^e siècles, époque à laquelle le site est sous l'autorité d'une dynastie autonome vis-à-vis du pouvoir central et qui fait réaliser de nouveaux aménagements pour marquer cette autonomie.

Principales publications

- Bosc-Tiessé C., Derat M.-L., Bruxelles L., Fauvelle-Aymar F.-X., Gleize Y., Mensan R., « The monolithic churches of Lalibela (Ethiopia): an archaeological reading of the site and its landscape », *Journal of African Archaeology*, 12/2, 2014 (sous presse).
- Derat M.-L., Gleize Y., "Anonymat des sépultures et mémoire des espaces et des morts : approche historique, anthropologique et archéologique des pratiques funéraires dans la société chrétienne d'Éthiopie, XIe-XVIIIe siècle", in *Le funéraire. Mémoire, protocoles, monuments*, G. Delaplace, F. Valentin (dir.), 11e colloque de la Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie (juin 2014) (à paraître).
- Bruxelles L., Mensan R., « Contribution de la géoarchéologie à l'étude du site de Lalibela (Éthiopie) », *Géologues*, 173 (2012), pp. 92-94.
- Bosc-Tiessé C., Derat M.-L., "Acts of writing and authority in Beg^wena and Lasta between the 15th and 18th century: a regional administration comes to light", *Northeast African Studies*, vol. 11 n°2 (2011), p. 85-110.
- Derat M.-L., « Les tombeaux des rois Zāg^wē, Yemrehanna Krestos et Lālibalā (XII^e-XVI^e siècle), et leurs évolutions symboliques », *Afriques* [En ligne], 03 | 2011, <http://afriques.revues.org/1030>
- *Lalibela, Ethiopia, plans and site topographic map*, Addis Ababa, CFEE, Presses de l'IGN, 2011.
- Bosc-Tiessé C., Derat M.-L. (dir.), « Dossier Lalibela, textes, objets, vestiges », *Annales d'Éthiopie*, vol. 25 (2010), p. 15-111.

Avec quatre contributions :

- « Les donations du roi Lālibalā : éléments pour une géographie du royaume chrétien d'Éthiopie au tournant des XII^e et XIII^e siècles »
 - « Les inscriptions arabes, coptes et guèzes des églises de Lālibalā »
 - « Les autels et les meubles d'autel (*tābot* et *manbara tābot*) en bois des églises de Lālibalā : jalons pour une histoire des objets et une histoire des motifs »
 - "Twin Pillars: an Epistemological Note in Church Archaeology"
- Fauvelle F.-X., Bruxelles L., Mensan R., Bosc-Tiessé C., Derat M.-L., Fritsch E., Ménard C., Rock-cut stratigraphy: sequencing the Lalibela churches", *Antiquity*, vol. 84 n°326 (December 2010), p. 1135-1150.

Exposition

Exposition permanente « Lalibela: History and Archaeology », World Heritage Cultural Center, Lalibela, ouverte en juin 2011.